

<b>Zeitschrift:</b>	Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau
<b>Herausgeber:</b>	Association Jean-Jacques Rousseau
<b>Band:</b>	- (2004)
<b>Heft:</b>	63-64
<b>Artikel:</b>	Le Discours sur la vanité et l'importance des sciences de Jean-Alphonse Turrettini face au Discours sur les sciences et les arts de J.-J. Rousseau
<b>Autor:</b>	Berchtold, Jacques
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-1080309">https://doi.org/10.5169/seals-1080309</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

LE *DISCOURS SUR LA VANITÉ ET L'IMPORTANCE DES SCIENCES*  
DE JEAN-ALPHONSE TURRETTINI  
FACE AU  
*DISCOURS SUR LES SCIENCES ET LES ARTS* DE J.-J. ROUSSEAU

Il y a dans l'Académie de Genève et dans l'Académie de Paris des professeurs que j'aime, que j'estime beaucoup, et que je crois très capables de bien instruire la jeunesse, s'ils n'étaient forcés de suivre l'usage établi (*Émile*, I<sup>1</sup>).

Le texte du Prix de morale 1750 de l'Académie de Dijon, le *Discours sur les sciences et les arts* de J.-J. Rousseau, autorisé à paraître chez le libraire parisien Pissot, est publié, en hiver 1750-1751, chez le libraire Barrillot à Genève<sup>2</sup>. Certes, il s'agit initialement non pas d'une initiative éditoriale, mais d'un statut de couverture volontiers consenti à l'égard de collègues parisiens incités à la prudence. Mais, quoi qu'il en soit, le Genevois Barrillot confirmera son intérêt pour le *Premier Discours* en le rééditant lui-même la même année ou l'année suivante; et il éditera également une dissertation de thèse adverse proposée par l'un des premiers réfuteurs – elle-même déjà suivie de la *Réponse* de Rousseau<sup>3</sup>.

Le *Discours*, qui suscite presque aussitôt une polémique considérable en Europe, cause-t-il des remous dans la Cité de Calvin ? On peut au moins remarquer que, dans la ville natale de l'auteur, un enseignant et curateur d'âmes, Jacob Vernet (1698-1789), consacre son éloquence à commenter, en des circonstances particulièrement solennelles, ce pamphlet remarqué pour sa provocation iconoclaste. Pasteur et professeur de Belles-Lettres, ce disciple de Jean-Alphonse Turrettini prononce, le 23 mai 1751, dans le cadre institutionnel du collège de Genève, à la fin de l'année scolaire, une réfutation du

<sup>1</sup> *OC* I, 250. Toutes nos références (à l'exception du *Discours sur les sciences et les arts*) renvoient aux *Œuvres complètes* de Rousseau dans la Pléiade en cinq volumes. Je remercie Maria-Cristina Pitassi pour ses précieuses remarques.

<sup>2</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon, en l'année 1750, sur cette question proposée par la même Académie, 'Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs'*, par un Citoyen de Genève, Genève, Barillot et fils, 1750.

<sup>3</sup> Charles Borde[s], *Discours sur les avantages des Sciences et des Arts, prononcé dans l'assemblée publique de l'Académie de Lyon, le 22 juin 1751; avec la Réponse de J.-J. Rousseau, Citoyen de Genève*, Genève, Barrillot et fils, 1752.

*Discours* lauréat dijonnais, considéré comme étant certes digne de louanges, mais n'étant rien d'autre qu'un brillant exercice d'«éloge paradoxal». Jacob Vernet ne s'attarde d'ailleurs nullement sur le fait que le *Discours* émane d'un Genevois<sup>4</sup>.

Présentant quelque ressemblance avec une pratique protestante courante de catéchèse, celle de l'instruction religieuse sous forme dialoguée didactique (telle l'*Écriture sainte mise en catéchisme sous forme de questions et réponses*<sup>5</sup>), le professeur et pasteur Jacob Vernet s'exprime devant les élèves de Genève sous forme d'un dialogue entre lui-même et un étudiant brillant, issu du meilleur milieu patricien genevois (le jeune Jean-Alphonse Turrettini, petit-fils du grand théologien genevois homonyme), une réfutation du *Discours sur les sciences et les arts*. Le procédé et cette pratique ont exercé une influence profonde sur la formation de l'art d'écrire et d'exposer de Jean-Jacques. Le discours s'affirme en réponse à partir d'une intimation venue, à l'origine, d'une question (d'Académie): le processus fait structure chez lui<sup>6</sup>.

Ebranlé par la lecture du texte de Rousseau, l'étudiant Jean-Alphonse Turrettini «anxieux» demande au professeur Jacob Vernet pourquoi il devrait consacrer ses efforts aux études et continuer à admirer instruction et savoir, si le rétablissement des sciences et des arts «corrompt» en réalité les esprits, empoisonne les âmes et altère les mœurs ! Le professeur le rassure: le Prix dijonnais a certes été décerné à un «élégant écrivain», mais surtout à un rhéteur chevronné et habile qui, loin d'être rustique lui-même, retourne en réalité contre lui-même un instrument qu'il maîtrise parfaitement, qui «joue»

<sup>4</sup> Voir Eugène Ritter, «La dissertation latine de Jacob Vernet aux Promotions de 1751», *Annales JJR*, 3, 1907, p. 192-197; Alexis François, «Le Premier Discours de Rousseau en Suisse», *AJJR*, 31, 1946-49, p. 31-39.

<sup>5</sup> L'ouvrage *Abrégé de l'Histoire poétique, ou Introduction à la mythologie, par demandes et réponses* du Genevois Jean Fougereux (Genève, 1750) est un exemple de la manière didactique d'exposer «par demandes et réponses». Celle-ci est aussi reprise par G.-P. et A.-N. Polier de Bottens (ce pasteur lausannois rédigera l'article «Messie» de l'*Encyclopédie* en collaboration avec Voltaire): *Cent et quatre Histoires tirées du Vieux et du Nouveau Testament, par demandes et réponses*, Lausanne, 1747; *Le Nouveau Testament mis en catéchisme, par demandes et par réponses*, Amsterdam, 1756 (2 vol.); *La Sainte Écriture de l'Ancien Testament exposée et éclaircie, par demandes et par réponses*, 11 vol., 1764-1766. Nulle surprise de voir Jacob Vernet, prolixe en ouvrages didactiques pour catéchumènes, composer un *Abrégé d'histoire universelle* [...], *en demandes et en réponses, pour la commodité des maîtres et des écoliers* (Genève, 1753).

<sup>6</sup> D'autres titres protestants annonçaient l'application à la dissertation de ce mode de présentation: *Réponse succincte au traité intitulé: Décision fondamentale d'une question depuis peu renouvelée: 'Laquelle des deux religions, la luthérienne ou la réformée, se rapporte le mieux à la Sainte Écriture ?'*, de Georg Thormann (Berne, 1691). Voir Jacques Berchtold, «Accabler le scélérat, l'assiette paradoxale de Rousseau juge de Jean-Jacques», *Méthode !*, 5, 2003, p. 107-114.

et qui «ne veut pas sans doute qu'on prenne à la lettre ce qu'il dit». Or, pour réhabiliter le profit redévable à la «lumière des sciences» et à l'«amour des lettres» qui sont à l'honneur dans la cité genevoise, l'enseignant oppose aux sophismes de Rousseau la sagesse parfaitement équilibrée de la leçon de l'aïeul prestigieux du questionneur.

Quatorze ans auparavant, en 1737, l'influent professeur éclairé et rénovateur rationaliste de la théologie protestante Jean-Alphonse Turrettini (1671-1737) était décédé à l'âge de soixante-six ans: on avait republié la même année, parmi ses respectées *Orationes academicæ (Discours académiques)*, une leçon de sagesse qui considérait successivement la «vanitas» puis la «præstantia»<sup>7</sup> des sciences, qui se livrait donc à un examen équilibré des points de vue en étant loyalement argumenté *pro* et *contra*<sup>8</sup>. L'œuvre vaste et diverse du théologien rénovateur Turrettini est aujourd'hui mieux connue grâce aux travaux récents de Maria-Cristina Pitassi<sup>9</sup>. Alors qu'il était un jeune pasteur, professeur d'histoire ecclésiastique et recteur de l'Académie de Genève, Jean-Alphonse Turrettini avait prononcé à l'origine son discours rationaliste et pieux (à la fois évangélique et cicéronien) *Sur la vanité et l'importance des sciences*, le 18 mai 1705, en latin, dans des circonstances solennelles, devant l'Académie de Genève, soit quatre mois avant d'accéder à la chaire de théologie pour succéder à Louis Tronchin. Le discours avait déjà été publié une première fois, sous forme de monographie (1706)<sup>10</sup>.

En 1751, au lendemain de la célébrité fulgurante de Rousseau, il importe à Jacob Vernet de s'inscrire fidèlement dans la succession de Jean-Alphonse Turrettini, de confirmer l'émancipation radicale vis-à-vis de l'édifice dogmatique édifié par les successeurs de Calvin, de redéfinir une nouvelle

<sup>7</sup> La *præstantia* (importance), qui contrebalance la *vanité* dans le contraste oppositionnel de Turrettini (au contraire, on l'aura noté, du binôme homogène du titre d'Agrippa: *De la vanité et de l'incertitude des sciences*), est un terme conventionnel de l'éloge: Barrillot, l'éditeur genevois des discours de Turrettini et de Rousseau, publie une série de sept thèses de théologie dans la série *De Præstantia ac divinitate religionis christianæ* (1714-1717).

<sup>8</sup> Voir M. Heyd, «Un rôle nouveau pour la science: J.-A. Turrettini et les débuts de la théologie naturelle à Genève», *Revue de théologie et de philosophie*, 112, 1980, p. 25-42.

<sup>9</sup> Voir notamment: «L'apologétique raisonnable de Turrettini», dans M.-C. Pitassi, *De l'orthodoxie aux Lumières. Genève 1670-1737*, Genève, 1992; «Profilo intellettuale di J.-A. Turrettini, teologo éclairé», dans *I Lucchesi a Ginevra da G. Diodati a J.-A. Turrettini*, Lucca, Istituto storico lucchese, 1996, p. 63-74; «De la controverse anti-romaine à la théologie naturelle: parcours anti-sceptique de J.-A. Turrettini», dans *The Return of scepticism from Hobbes and Descartes to Bayle*, Dordrecht, Kluwer, 2003, p. 431-447.

<sup>10</sup> Jean-Alphonse Turrettini, *De scientiarum vanitate et præstentia. Oratio academica*, Genève, «Typis Societatis», 1706, 36 pages.

orthodoxie en défendant la foi contre les séductions de l'intellectualisme et du libéralisme. Il écrit ainsi dans la Préface du III<sup>e</sup> volume à son *Traité de la vérité de la Religion chrétienne, tiré de J.-A. Turrettini* (1736): «La Foi et la Raison ne sont pas faites pour être jamais mises en opposition, comme la lumière et les ténèbres. Ce sont deux flambeaux que Dieu nous a donnés et qu'il faut porter l'un d'une main, l'autre de l'autre. Tant pis pour ceux qui se sont mis hors d'état de les concilier<sup>11</sup>.» Jacob Vernet donne lui-même une leçon inaugurale en 1739 (alors qu'il accède à la chaire d'histoire et des belles-lettres) sur le sujet *De humanarum litterarum usū et præstantiâ*.

Remarquons que, dans la logique du dispositif et de la progression du dialogue «sur les sciences et les arts» de Jacob Vernet de l'été 1751, l'étudiant interlocuteur du maître turrettinien *commence* par être *à tort* influencé par le discours sophiste et séducteur de Rousseau. Il manquait au départ d'arguments contraires; mais, peu à peu nourri et éclairé par son mentor, il est *progressivement amené à rectifier* (*à inverser*) *son jugement*. Un dispositif identique ne sera-t-il pas réutilisé vingt ans plus tard dans un sens inverse (cette fois au profit de «J.J.»), dans le texte tardif des *Dialogues (Rousseau juge de Jean-Jacques)*, où le personnage d'un «Français» est peu à peu rééduqué ? À rebours de l'erreur du jeune Jean-Alphonse Turrettini chez Jacob Vernet, le candide sous mauvaise influence («le Français») *commence*, on le sait, par éprouver *à tort* du mépris pour l'abject J.-J., avant que les écailles lui tombent des yeux grâce au soin d'un mentor perspicace («Rousseau»).

Norme de bon sens et de solidité, le *Discours sur l'importance et la vanité des sciences* de l'aïeul Jean-Alphonse Turrettini triomphe de ce duel scolaire genevois de 1751 et de cette comparaison implicite entre deux dissertations académiques – qui correspond aussi à un conflit de générations. Dans les ultimes mots du *Discours*, le point de vue du théologien protestant est confirmé dans son statut d'autorité et de référence. Le dialogue mis en scène par le professeur Jacob Vernet, leçon de prévention académique devant les séductions exercées sur les jeunes esprits par les paradoxes socratiques douteux du jeune et brillant sophiste Rousseau, était lui-même publié *in extenso* l'année suivante (1752), toujours en latin, dans la revue zurichoise savante *Museum helveticum*<sup>12</sup>.

<sup>11</sup> Jacob Vernet, t. III, *De l'excellence et de la beauté de la religion chrétienne*, Genève, M.-M. Bousquet, 1736.

<sup>12</sup> Jacob Vernet, «Oratio Acad. adversus Libellum Gallicum, quo contenditur, per Artes et Scientias in Europa ante duo Sæcula restauratas Ingenia Moresque Hominum non fuisse perpolitos, sed corruptos potius», *Museum helveticum ad iuvandas literas in publicos* (Zurich), t. VI, n° 23, 1752, p. 340-353 (texte reproduit par Ludwig Tente, *Die Polemik um den ersten 'Discours' von Rousseau in Frankreich und Deutschland*, Dissertation Kiel, 1974, p. 422-433). Notons que la même revue avait déjà publié, l'année précédente, une dissertation anonyme favorable à l'essor du savoir: «Oratio

Lecteur attentif, lui aussi, du *Discours sur les sciences et les arts* de Rousseau lors de sa parution, le critique parisien Élie Fréron fait paraître à Paris, en octobre 1751, dans le périodique *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, un compte rendu plutôt favorable à J.-J. Rousseau<sup>13</sup>. Ce jeune critique (et «journaliste») qui appartient à la génération de Rousseau (il est né en 1718) et non plus à celle de Turrettini ni même à celle de ce Voltaire dont il deviendra la bête noire (le «frelon» anti-philosophe) et l'ennemi public préféré<sup>14</sup>, est donc l'un des premiers à réservier un accueil paternaliste témoignant de beaucoup de compréhension à l'égard de la prestation contestée du turbulent lauréat genevois du Prix de morale de 1750 de l'Académie de Dijon. Ce premier accueil positif<sup>15</sup> doit être compris comme provisoire: bientôt Fréron, on le sait, se déchaînera contre Rousseau. Dans sa première réaction, Fréron se distingue donc par sa bienveillance à l'égard du pamphlétaire apparemment opposé au Progrès et «néo-réactionnaire», à un moment où un très grand nombre d'intellectuels français des «Lumières» (en train de naître) font au contraire bloc, immédiatement, dans la recherche commune de «réfutations».

Fréron fait allusion, dans la conclusion de son compte rendu, à un autre Discours analogue, modéré et équilibré entre sa nature «conservatrice» et son approbation du progrès, qu'il paraît estimer plus encore. Ce discours-modèle n'est pas choisi parmi ceux qui ont concouru pour le Prix de Dijon et il n'a

qui disquiritur: Quænam sit Scientia præstantissima ?» (t. V, n° 20, 1751, p. 636-655). Sur la relation entre Rousseau et Jacob Vernet, voir E. de Budé, *Vie de Jacob Vernet*, ch. 12, p. 268-285 (sans allusion à la polémique autour du *Premier Discours*); Graham Gargett, «Vernet critic of Rousseau», dans *Jacob Vernet, Geneva, and the philosophes*, Oxford, Voltaire Foundation, 1994, p. 88-90.

<sup>13</sup> Élie Fréron, compte rendu du *Discours sur les sciences et les arts* de Rousseau, dans *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, octobre 1751, p. 73-99; reproduit par Tente, *op.cit.*, p. 170-183. D'origine bretonne, Fréron est devenu Parisien dès son inscription, à seize ans, dans les meilleurs collèges jésuites.

<sup>14</sup> Gautier, l'un des piétres réfuteurs du *Discours* de Rousseau, se vantera d'avoir convaincu Fréron à sa cause et à celle des arts et des sciences, grâce à sa brillante *Réfutation* (voir Tente, *op.cit.*, p. 366). Sur Élie Fréron et J.-J. Rousseau, voir Jean Balcou, *Fréron contre les philosophes*, Genève, Droz, 1975, ch. V, p. 67-71 (Balcou ne relève pas la suggestion de comparaison avec Turrettini).

<sup>15</sup> «On conviendra qu'un paradoxe est bien plus propre qu'un axiome à exercer [le génie] et à le faire briller. [...] Il y a de grandes beautés dans le Discours de M. Rousseau, citoyen de Genève. Ce n'est point un de ces frivoles écrits, tels que nos Académies en couronnent trop souvent, de ces squelettes oratoires dont on s'efforce en vain de déguiser la sécheresse par de subtiles dissertations, par des définitions sentencieuses, par des distinctions raffinées, par de petits riens joliment enchaissés, par des phrases coupées où l'on croit avoir mis beaucoup d'esprit, parce qu'on a employé peu de mots. L'orateur genevois méprise cet art imposteur né de la médiocrité. Son style est plein, noble, fort et naturel, quelquefois digne de Démosthène» (Fréron, art. cité; Tente, *op.cit.*, p. 171).

pas eu pour fonction de répondre à la question de morale: il s'agit à nouveau de l'œuvre didactique du professeur universitaire et théologien genevois éclairé Jean-Alphonse Turrettini, *Sur l'importance et la vanité des sciences*, réédité douze ans avant les quatorze réponses au concours dijonnais, mais dont la rédaction était de trente-deux ans plus ancienne encore. Fréron est bien inspiré d'attirer l'attention sur ce texte étranger aux prises de position partiales des querelles parisiennes. Tout d'abord, l'ouvrage de Turrettini n'est-il pas réédité, comme le *Discours* de Rousseau, chez le libraire Jacques Barrillot à Genève ?<sup>16</sup> Ce même libraire avait d'ailleurs publié entre-temps, en 1714, un texte du professeur Jean Barbeyrac (1674-1744), traducteur de Grotius et de Pufendorf<sup>17</sup>, Français et recteur à l'Académie de Lausanne (dans la même faculté de droit où avait enseigné François Hotman, auteur éclairé qu'encense Turrettini dans son *Discours*<sup>18</sup>), *Discours sur l'utilité des lettres et des sciences<sup>19</sup>, initialement prononcé le 2 mai 1714 à l'occasion des promotions célébrant la fin de l'année scolaire ! – c'est-à-dire en des circonstances solennelles exactement identiques à celles où s'exprime le professeur genevois Jacob Vernet, *sur le même sujet*, trente-sept ans plus tard.*

Remarquablement équilibré (ce qui est exceptionnel, dans le contexte de la virulente polémique ambiante qui voit s'opposer les défenseurs et les adversaires des idées nouvelles), le sixième Discours académique de Turrettini mentionné à la fois par le professeur Jacob Vernet et par le critique parisien Élie Fréron est œcuménique à l'égard de la foi et de la raison. Il fait se succéder une partie *pro* et une partie *contra*. Il appelle à concilier une foi évangélique protestante rénovée et «rationnelle» (ayant pris ses distances vis-à-vis de l'orthodoxie du calvinisme traditionnel) et l'optimisme rationaliste

<sup>16</sup> Jean-Alphonse Turrettini, *Orationes academicæ, quibus multa, ad scientiarum incrementum, Christianæ veritatis illustrationem, [...] pertinentia continentur*, Genève, Ba[r]rillot, 1737. Voir Paul-Frédéric Geisendorf, «Quelques notes sur une maison d'édition genevoise du XVIII<sup>e</sup> siècle: les Barrillot», *Genava*, 22, 1944, p. 203-220.

<sup>17</sup> Rousseau fait mention du *Droit de la nature et des gens* (Pufendorf) de Barbeyrac dans la seconde partie du *Discours sur l'origine de l'inégalité* (OC III; 183), et de ses traductions (Grotius, Pufendorf) dans *Du Contrat social* II,2 (*id.*; 370). Dans son évaluation de l'ancrage genevois du *CS*, Helena Rosenblatt reconnaît aussi la part de Barbeyrac («Le *CS*, une œuvre genevoise ? L'école du droit naturel et le débat politique de Rousseau», *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, 21, 1991, p. 13-26; *Rousseau and Geneva. From the First Discourse to the Social Contract, 1749-1762*, Cambridge UP, 1997).

<sup>18</sup> Voir notre note 95 du texte.

<sup>19</sup> Jean Barbeyrac, *Discours sur l'Utilité des Lettres et des Sciences, par rapport au bien de l'État*, Genève, Fabri & Barrillot, 1714. Au contraire du texte suggestif de Turrettini, cet autre produit du protestantisme académique lémanique (argumentation attendue) n'a certainement exercé aucune influence sur Rousseau.

(exaltant de nouveaux horizons de progrès grâce aux arts et aux sciences). Alors que le propos de son compte rendu est autre, Fréron, heureux de faire état de sa trouvaille genevoise, manifeste une admiration sans réserve à l'égard de la sagesse de Turrettini.

À ses yeux, le jeune musicien et musicologue genevois J.-J. Rousseau (en fait déjà trente-sept ans en 1749), brillant autodidacte mais novice dans la carrière des lettres, n'a rien fait d'autre que de piller, mais dans une perspective unilatérale dénaturante, la substance du texte de l'illustre et savant aîné dont il prétend être le fougueux émule. L'équilibre et la maturité sage de Turrettini ont seulement fait place à une véhémence militante et à un parti pris intransigeant. Il convient de corriger cet aspect trompeur du «conflit de générations», dû sans doute à la date de la réédition (1737). Rappelons que Turrettini avait en réalité composé son discours à un âge plus précoce que Rousseau (il n'avait que trente-quatre ans en 1705 !) ! Cependant ne convient-il pas – Fréron le suggère – de reprocher à Rousseau de ne faire aucune mention de sa source et de sa dette ? Avec cette suspicion, Fréron est le premier à poser, avec une perspicacité certaine, le problème de l'influence des sermons, discours et ouvrages des intellectuels genevois sur la formation des idées de Rousseau. Voici le passage concerné du compte rendu du *Discours sur les sciences et les arts* de J.-J. Rousseau:

Si l'auteur n'eût donné cet ouvrage que comme un jeu d'esprit, on y aurait applaudi, en souhaitant néanmoins qu'il y eût mis plus d'ordre et de méthode. Mais il soutient très sérieusement sa thèse; et ce paradoxe est pour lui une démonstration. «Ô fureur de se distinguer, dit M. Rousseau lui-même, que ne pouvez-vous point ?» [DSA, II; p. 57]. Cependant, quelque étrange que soit cette idée, il n'est ni le seul ni le premier à qui elle soit venue. Il y a eu de tout temps des philosophes chagrins, qui confondant l'abus des sciences et les sciences mêmes, en ont conclu qu'il fallait les proscrire. En 1738, M. Alphonse Turrettini, professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique dans l'Académie de Genève, fit imprimer trois volumes in-4° de *Discours académiques* de sa façon, en latin. Parmi ces Discours il y en a un, où il est question des mauvais effets que produisent les sciences dans la religion et dans la société civile<sup>20</sup>. Il prétend qu'elles sont la source des hérésies, des erreurs, de l'athéisme et du relâchement de la morale. Il représente les écrivains comme des membres absolument inutiles à l'État. Voilà, ce me semble, le fond du Discours de M. Rousseau, qui est aussi de Genève. Mais M. Turrettini n'imite pas les avocats qui ne disent que ce qui est favorable à leur cause, ou les charlatans, uniquement occupés du débit de leurs drogues<sup>21</sup>. Après

<sup>20</sup> Nous avons vu que le discours de Turrettini fut en réalité publié en 1706 et 1737.

<sup>21</sup> Voir ci-dessous: «Nous n'imiterons pas ces boutiquiers ambulants qui ne sont intéressés qu'à vendre leur marchandise; nous les vices et les louanges de notre art, les

avoir exposé les prétendus maux que causent les sciences, il décrit les avantages qui en résultent; il les balance avec les inconvénients; il donne le pour et le contre; et même il avoue qu'à bien examiner les choses, son plaidoyer contre les lettres attaque uniquement la plupart de ceux qui les cultivent. En effet, à la honte de l'humanité, on ne voit, parmi les auteurs, que trop de haines, trop d'outrages, trop de soupçons, trop de frivoles disputes, trop d'emportements, trop de guerres implacables, trop de jalousies, trop d'ambition. Mais ce n'est point aux sciences qu'il faut imputer les défauts des savants. Si la fortune les eût placés dans d'autres emplois, ils eussent eu plus de vices. Parce que tel poète est dur dans la société, insolent dans l'éclat du succès, et même dans l'opprobre de la chute, est-ce à dire que la poésie inspire l'orgueil et la rudesse ? Point du tout: si ce poète faisait un autre métier, il serait encore plus impudent et plus féroce.<sup>22</sup>

La proximité de certains *topoi* présents à la fois chez Turrettini et chez J.-J. Rousseau témoigne de façon particulièrement intéressante de ce résidu de culture protestante «rationalisée» ayant survécu à l'abjuration et à la conversion au catholicisme (1728). Cette part a déjà été étudiée, commentée et évaluée de façon remarquable, jadis par Jean-Louis Leuba, plus récemment par l'étude d'ensemble de Helena Rosenblatt<sup>23</sup>. Avant de quitter Genève à l'âge de seize ans et demi (1728), quelle fut la part des lectures morales et édifiantes «genevoises» de J.-J. Rousseau ? Le *Discours* de Turrettini avait été publié une première fois en 1706: mais si le tout jeune J.-J. Rousseau avait immanquablement été nourri au lait des prédications d'église, le futur philosophe n'avoue par contre nulle part – le fait est si frappant qu'il fait presque l'effet d'un symptôme – avoir été formé dans son jeune âge par des ouvrages de culture protestante genevoise. La parenté remarquable de certains tours argumentatifs et un usage très semblable d'une abondante érudition et du recours aux autorités savantes de l'Antiquité (Cicéron, Horace, Sénèque) témoignent avant tout d'une culture rhétorique, commune à tous.

Y a-t-il une meilleure question, plus franchement iconoclaste, à poser ? Faut-il décider si Rousseau a utilisé le *Discours* de Turrettini, à l'époque du Prix de Dijon, lors de la préparation de sa prestation de candidat à celui-ci

avantages et les inconvénients de nos études, nous les exposerons sur le même plan, nous les pèserons sur une balance exacte» (p. 14).

<sup>22</sup> Fréron, art. cité; Tente, *op.cit.*, p. 182-183.

<sup>23</sup> Voir Jean-Louis Leuba, «Rousseau et le milieu calviniste de sa jeunesse», dans *Jean-Jacques Rousseau et la crise contemporaine de la conscience* (colloque Chantilly, 1978), Paris, Beauchesne, 1980, p. 11-46; Helena Rosenblatt, *Rousseau and Geneva*, *op.cit.*

(1749)<sup>24</sup> ? La réponse positive nous semble évidente. Étant donné qu'il ne fait nulle part mention de cet ouvrage, faut-il juger que Rousseau a agi (de notre point de vue de lecteur à qui il est demandé de croire au mythe de l'Illumination de Vincennes) comme un plagiaire dissimulant de façon malhonnête son larcin ? Ces questions ne nous intéresseront pas ici. Le jury de Dijon, en décidant de sa question de 1749, savait bien que le terrain n'était pas vierge. Par conséquent ce jury d'Académie attendait des meilleurs candidats qu'ils recourent de façon avisée à un certain nombre de bonnes lectures dont la pertinence était évidente et dont le répertoire était déjà en quelque sorte «canonique». Une question intéressante serait plutôt: le *Discours* de Turrettini a-t-il eu une place et a-t-il joué un rôle dans les discussions dijonnaises préalables ayant conduit au choix de la Question du concours de 1749 ?

Nous avons essayé de donner, entre crochets, un nombre significatif de termes-clés dans leur formulation originale. Nous nous limitons à redonner complètement le phrasé latin de Turrettini pour chacun des dix passages qu'Eugène Ritter avait jadis jugé constituer d'indéniables emprunts<sup>25</sup>. Pour ceux-ci, seuls deux passages concernés (dont la question de l'ignorance socratique) figurent dans la Première Partie du *Premier Discours*. Pour les huit emprunts suivants, six se trouvent concentrés dans les toutes premières pages de la Seconde Partie du pamphlet de Rousseau. La seule présence d'un hellénisme surprenant dans le *Premier Discours*, critère (un néologisme), suffit tout particulièrement à nourrir de forts soupçons (voir notre note 43 du texte).

Le vis-à-vis Jean-Alphonse Turrettini – Jean-Jacques Rousseau est bien sûr le principe structurant, de façon systématique, de notre annotation. Nous donnons ici une traduction intégrale, totalement inédite, de ce *Discours*. À côté de la confrontation et de la comparaison de différentes propositions, nous nous sommes surtout intéressés aux significations propres revêtues, dans chacun des deux textes, par un lexique semblable et significatif:

Absurde\* - âme\* - artisanat\* - athéisme\* - bibliothèque\* - bonheur\* - brillant\* - certain\*, certitude\* - citoyen\* - clarté\* - confus\*, confusion\* -

<sup>24</sup> Ou faudrait-il situer la découverte du *Discours* de Turrettini un peu plus tard, lors du remaniement du *Discours* couronné en vue de la publication (1750) ? Dans tous les cas notre confrontation des deux textes nous interdit de considérer que Jean-Jacques n'ait lu pour la première fois Turrettini qu'à l'époque de l'élaboration des différentes *Réponses aux Réfutations* (1751). Les prestations précoce de Vernet ou de Fréron n'ont pas été responsables d'apprendre à Jean-Jacques l'existence de ce *Discours*. En revanche Jean-Jacques découvrit effectivement avec retard l'ouvrage important d'Agrippa de Nettesheim, *De vanitate et incertitudine scientiarum*, qu'il s'est fait un devoir *a posteriori* de lire.

<sup>25</sup> Voir Eugène Ritter, «J.-J. Rousseau et Alphonse Turrettini», *AJJR*, 3, 1907, p. 197-201.

contagion\* - contradictions\* - cordonnier\* - corps\* - corrompu\*, corruption\* - crainte\* - critère\* - défaut\* - discernement\* - doute\*, douteux\* - éclairer\* - éclat\* - église primitive\* - envie\* - erreur\*, erroné\* - érudition\* - évidence\* - fable\* - fausseté\*, faux\* - foi\* - grand\* - heureux\* - histoire\* - ignorance\* - illuminer\* - imparfait\* - importance\* - incertain\*, incertitude\* - inepte\* - infection\* - inutile\*, inutilité\* - laboureur\* - lumières\* - maladie\* - médecin\* - mensonge\*, menteur\* - mœurs\* - nature\* - obscur\*, obscurité\* - oisif\*, oisiveté\* - opacité\*, opaque\* - orgueil\* - origine\* - passion\* - patrie\* - philosophe\*, philosophie\* - plaisir\* - prix\* - progrès\* - proportion\* - rustique\* - ténèbres\* - théorie\* - utile\*, utilité\* - vain\*, vanité\* - vérité\* - vertu\* - vices\* - voile\* - volupté\* - vrai\*.

À l'invitation de tel ou tel terme significatif (marqué d'un astérisque dans le texte de Turrettini), nous donnons dans des notes un abondant corpus de citations rousseauistes où l'évaluation comparative paraît particulièrement riche d'enseignements. À de très rares exceptions près, tous les énoncés de Rousseau proviennent du *Premier Discours* et des différentes *Réponses* aux réfutations. Nos citations du *Discours sur les sciences et les arts* renvoient à l'édition de Jacques Berchtold, *Le Livre de poche* (collection «Libretti»), 2004 (les deux parties sont désormais abrégées respectivement *DSA I*, *DSA II*). Les citations des différentes *Réponses* de Rousseau renvoient au tome III des *Œuvres complètes* dans la collection de la Pléiade (la pagination est donnée sans le rappel de la tomaison). Les citations de la «Préface à *Narcisse*», complément important des *Réponses*, renvoient au tome II des *Œuvres complètes* (la page est donnée à la suite du rappel *OC II*). Tous les autres textes de Rousseau sont également cités dans l'édition de la Pléiade. Les extraits de différentes réfutations sont pour leur part cités dans l'anthologie de Ludwig Tente (ci-dessus note 12).

Jacques BERCHTOLD  
(Paris III - Sorbonne nouvelle)